

Maison
de la culture
du Japon
à Paris

パリ
日本文化
会館

EXPOSITION

PAUL JACOULET

UN ARTISTE FRANÇAIS AU JAPON (1896-1960)

9 septembre > 15 octobre 2016

MAISON DE LA CULTURE
DU JAPON À PARIS
101bis, quai Branly
75015 Paris

Tél. 01 44 37 95 00 / 01
www.mcjp.fr
 MCJP.official
 @MCJP_officie

Horaires
Du mardi au samedi
de 12h à 20h
Entrée libre

Organisation
Maison de la culture
du Japon à Paris
Association pour la MCJP

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Paul Jacoulet, rare Occidental ayant passé toute sa vie au Japon, a renouvelé l'art de l'estampe *ukiyo-e* par l'audace des couleurs et l'originalité des sujets traités. Artiste-voyageur, il a réalisé d'étonnantes séries de portraits et de scènes de la vie quotidienne du Japon, mais aussi de Corée, de Chine, de Mongolie, de Micronésie.

La centaine de gravures sur bois réunies dans cette exposition a été réalisée entre 1934 et 1960. Entre témoignage ethnographique et Asie rêvée, ces œuvres nous entraînent dans un monde aujourd'hui disparu.

Né à Paris en 1896, Paul Jacoulet a trois ans lorsque ses parents s'installent au Japon. Il y restera jusqu'à sa mort en 1960. Dès l'adolescence, il suit l'enseignement de maîtres qui l'initient à la peinture classique de style *ukiyo-e*.

Jacoulet voyage intensément dans les îles du Pacifique, en Corée puis en Mandchourie, territoires alors sous contrôle nippon. D'abord aquarelliste, il choisit à partir de 1934 la technique de la gravure sur bois comme moyen d'expression principal. Très tôt, ses estampes sont exposées à Tokyo, Osaka, Kobe et Séoul. Cependant, affecté par le chaos né de l'entrée en guerre du Japon, il cesse de peindre pendant toute la durée du conflit. Fin 1946, encouragé par quelques Américains membres des troupes d'occupation, il reprend la production d'estampes et son succès dépasse dès lors le Japon et la Corée pour s'étendre aux États-Unis et en Australie.

Ses œuvres, série flamboyante de portraits d'hommes et de femmes des pays d'Extrême-Orient et des archipels du Pacifique, y font l'objet de nombreuses expositions. On y découvre une sensibilité aiguisée, une démarche quasi ethnographique, une sensualité audacieuse couronnée d'une parfaite maîtrise technique. Mais derrière la beauté d'un monde coloré et souriant se perçoit la certitude de sa prochaine disparition.

Paul Jacoulet est resté longtemps inconnu en France. Ce n'est qu'en 2011 qu'une première exposition lui est consacrée à la Bibliothèque nationale de France, suivie, en 2013, d'une autre au Musée du quai Branly. À son tour, la MCJP met à l'honneur cet artiste singulier, ouvert sur le monde, qui fit la synthèse des univers occidentaux et orientaux.

Les œuvres de l'exposition ont été aimablement prêtées par Monsieur Jacques Dumasy, ancien diplomate ayant résidé de nombreuses années en Extrême-Orient.

MAISON DE LA CULTURE DU JAPON À PARIS

101bis, quai Branly

75015 Paris

M° Bir-Hakeim / RER Champ de Mars

Tél. 01 44 37 95 00 / 01

www.mcjp.fr

 MCJP.officiel

 @MCJP_officiel

Salle d'exposition (niveau 2)

Du mardi au samedi de 12h

à 20h

Entrée libre

Organisation

Maison de la culture

du Japon à Paris,

Association pour la MCJP

Contacts / MCJP

Exposition

Koichi Makise

tél. 33(0)1 44 37 95 56

Relations presse

Philippe Achermann

tél. 33 (0)1 44 37 95 24

p.achermann@mcjp.fr

VISUELS POUR LA PRESSE



Paul Jacoulet
Pêcheur de sawara
1936
© ADAGP, Paris 2016



Paul Jacoulet
Fleurs d'hiver - Oshima
1950
© ADAGP, Paris 2016



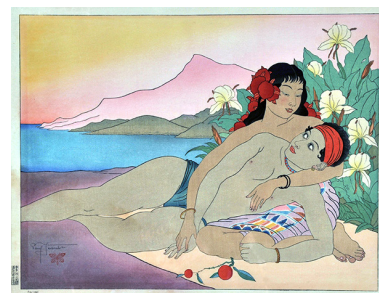
Paul Jacoulet
Fleurs d'hiver - Oshima
1950
© ADAGP, Paris 2016



Paul Jacoulet
Les bons piments rouges ! - Johokuri
1954
© ADAGP, Paris 2016



Paul Jacoulet
Les jades
1940
© ADAGP, Paris 2016



Paul Jacoulet
Calme - Truck
1941
© ADAGP, Paris 2016

«Tout ou partie des œuvres figurant dans ce dossier de presse sont protégées par le droit d'auteur.
Les œuvres de l'Adagp (www.adagp.fr) peuvent être publiées aux conditions suivantes :

- Pour les publications de presse ayant conclu une convention avec l'Adagp : se référer aux stipulations de celle-ci
- Pour les autres publications de presse :
 - exonération des deux premières œuvres illustrant un article consacré à un événement d'actualité en rapport direct avec celles-ci et d'un format maximum d' 1/4 de page;
 - au-delà de ce nombre ou de ce format les reproductions seront soumises à des droits de reproduction/représentation;
 - toute reproduction en couverture ou à la une devra faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès du Service Presse de l'Adagp ;
 - le copyright à mentionner auprès de toute reproduction sera : nom de l'auteur, titre et date de l'œuvre suivie de © Adagp, Paris 201... (date de publication), et ce, quelle que soit la provenance de l'image ou le lieu de conservation de l'œuvre.»

Ces conditions sont valables pour les sites internet ayant un statut de presse en ligne étant entendu que pour les publications de presse en ligne, la définition des fichiers est limitée à 1 600 pixels (longueur et largeur cumulées).

INTRODUCTION

Paul Jacoulet, rare Occidental ayant passé toute sa vie au Japon, a renouvelé l'art de l'estampe *ukiyo-e* par l'audace des couleurs et l'originalité des sujets traités. Artiste-voyageur, il a réalisé d'étonnantes séries de portraits et de scènes de la vie quotidienne du Japon, mais aussi de Corée, de Chine, de Mongolie, de Micronésie.

La centaine de gravures sur bois réunies dans cette exposition ont été réalisées entre 1934 et 1960. Entre témoignage ethnographique et Asie rêvée, elles nous entraînent dans un monde aujourd'hui disparu.

Né à Paris en 1896, Paul Jacoulet a trois ans lorsque ses parents s'installent au Japon. Il y restera jusqu'à sa mort en 1960. Il bénéficie du système éducatif japonais et suit dès l'adolescence l'enseignement de maîtres qui l'initient à la peinture classique de style *ukiyo-e*. Après le décès de son père en 1921, il travaille comme interprète à l'ambassade de France à Tokyo puis se consacre entièrement à sa carrière artistique. Jacoulet voyage intensément dans les îles du Pacifique, en Corée puis en Mandchourie, territoires alors sous contrôle nippon. D'abord aquarelliste, il choisit à partir de 1934 la technique de la gravure sur bois comme moyen d'expression principal. Très tôt, ses estampes sont exposées à Tokyo, Osaka, Kobe et Séoul. Cependant, affecté par le chaos né de l'entrée en guerre du Japon, il cesse de peindre pendant toute la durée du conflit et se réfugie à Karuizawa, dans les montagnes du département de Nagano. Fin 1946, encouragé par quelques Américains, membres des troupes d'occupation, il reprend la production d'estampes et son succès dépasse dès lors le Japon et la Corée pour s'étendre aux Etats-Unis et en Australie.

Acquises par de nombreux musées de ces pays, ses oeuvres, série flamboyante de portraits d'hommes et de femmes des pays d'Extrême-Orient et des archipels du Pacifique, y font l'objet de nombreuses expositions. On y découvre une sensibilité aiguisée, une démarche quasi ethnographique, une sensualité audacieuse couronnée d'une parfaite maîtrise technique. Mais derrière la beauté d'un monde coloré et souriant se perçoit la certitude de sa prochaine disparition.

Paul Jacoulet est resté longtemps inconnu en France. Ce n'est qu'en 2011, cinquante ans après sa mort, qu'une première exposition lui est consacrée à la Bibliothèque nationale de France, suivie, en 2013, d'une autre au Musée du quai Branly-Jacques Chirac. A son tour, la MCJP met à l'honneur cet artiste singulier, ouvert sur le monde, qui fit la synthèse des univers occidentaux et orientaux.



LE JAPON

Paul Jacoulet est sans doute l'artiste français le plus « japonais » du XX^e siècle. Arrivé en 1899 à l'âge de 3 ans, il y passe toute sa vie et y meurt en 1960. Il fait toute sa scolarité à l'école publique japonaise et, grâce aux relations de ses parents, il bénéficie très jeune de cours et de conseils des meilleurs artistes de l'époque : les peintres Seiki Kuroda et Keiichirô Kume qui, revenus de longs séjours en France, lui enseignent les techniques de la peinture de style occidental (*yôga*) ; l'écrivain et poète Yone Noguchi, son épouse américaine la journaliste Léonie Gilmour et leur fils Isamu Noguchi (avec qui il se lie d'amitié et qui deviendra un sculpteur et designer célèbre) : c'est chez eux qu'il découvre les estampes d'Utamarô qui exerceront une influence déterminante sur lui ; enfin, Ikeda Terukata et son épouse Shôen, couple d'artistes réputés auprès duquel, dès l'âge de 12 ans, il s'exerce à l'aquarelle et à la gravure sur bois. Cette formation à la culture et à la peinture japonaise lui permettra d'entrer progressivement dans le monde étroit de l'*ukiyo-e*, « les images du monde flottant », de s'entourer des meilleurs graveurs et imprimeurs de son temps et d'être finalement reconnu par les Japonais comme l'un des Maîtres de l'estampe au XX^e siècle.

Quand son père meurt en 1921 des suites d'une intoxication par les gaz sur le front de Verdun et que sa mère décide de rentrer en France, Paul Jacoulet fait le choix décisif de rester à Tokyo et lie désormais son destin à celui de son pays d'adoption. Depuis sa victoire militaire sur la Chine (1895) et la Russie (1905), le Japon est devenu un empire grandissant que le traité de Versailles de 1919 va encore accroître : Taïwan, le Shandong, la Corée, les îles de la Micronésie passent sous son contrôle. Suivront dans les années 1930 une série d'agressions en Chine, préludes à la seconde guerre mondiale.

Paul Jacoulet trouve son inspiration dans différentes régions de l'archipel, depuis la péninsule d'Izu où, enfant, il passait ses vacances, jusqu'à Hokkaido et son peuple aïnou en passant par les îles de Sado ou d'Izu Oshima. Mais il est aussi l'un des rares artistes « japonais » à s'intéresser aux territoires nouveaux. Il parcourt à partir de 1929 les îles du Pacifique, la Corée et la Mandchourie. Ce n'est pas l'essor impérial du Japon qui l'intéresse mais la découverte de cultures différentes et de populations menacées qui cherchent à préserver leur identité.

Il a une démarche identique à celle qu'avaient les peintres orientalistes français qui découvraient, à l'aube du XX^e siècle, la lumière et les couleurs des colonies d'Afrique du Nord ou du Levant. Issu du Japon, Jacoulet parcourt, lui, l'empire nippon, à la recherche de la richesse et de la diversité des civilisations.

Le choix du Japon, il l'assume enfin dans la guerre, la défaite et l'occupation : il doit fuir les bombardements de Tokyo ; comme étranger, il est assigné à résidence loin de la capitale, à Karuizawa ; enfin, il s'accommode de l'occupation des Américains, mais reste à leurs yeux un étranger qui n'obtient même pas le visa qu'il espérait pour visiter les Etats-Unis.

C'est en terre japonaise qu'il repose, au cimetière d'Aoyama de Tokyo, aux côtés de son père.

• • • •

Paul Jacoulet
Fleurs d'hiver - Oshima
1950 © ADAGP, Paris 2016



LA CORÉE

La relation de Paul Jacoulet avec la Corée est affective. C'est le pays où vit sa mère Jeanne, qu'il aime tant, à partir de 1929 après son remariage avec le Docteur Hiroshi Nakamura nommé chef du département de médecine de l'université impériale Keijo, Séoul. Paul y fait de fréquents séjours jusqu'à la mort de sa mère en 1940. Il participe peu à la vie mondaine et universitaire que mènent le Docteur Nakamura et Jeanne et préfère observer, avec attention et admiration, les us et coutumes de la population coréenne, riche d'une longue et brillante civilisation, meurtrie par la colonisation japonaise.

C'est également le pays de sa famille d'adoption : en 1931, un jeune Coréen, Jean-Baptiste Rah, devient l'assistant de Paul Jacoulet, qui fera plus tard venir de Corée son jeune frère, Louis Rah. Ils partageront désormais sa vie, « petites mains » journalières pour la réalisation des estampes dont Jacoulet commence la production à rythme élevé en 1934, comme pour la bonne tenue de la maison et de l'atelier, à Tokyo d'abord puis, la guerre venant, à Karuizawa. Les deux frères servent aussi souvent de modèles et Louis Rah sera le compagnon fidèle de Paul jusqu'à sa mort en 1960. Marque ultime de cette famille choisie, Paul Jacoulet adoptera officiellement Thérèse, la fille de Jean-Baptiste Rah, en 1951. Elle sera son héritière et fera don de toutes ses oeuvres au musée du quai Branly-Jacques Chirac en 2013.

Paul Jacoulet voit le « pays du matin calme » avec émotion et tendresse et les Coréens dont il dresse le portrait, jeunes ou vieux, souvent simples serviteurs ou artisans, sont tous d'une humanité vibrante. Malmenés depuis des décennies par deux voisins puissants, la Chine et le Japon, ils portent en eux les marques d'une Histoire tragique et la tristesse d'une indépendance perdue. Mais ils affichent également la fierté d'une riche culture et de coutumes ancestrales que le trait et les couleurs de Jacoulet offrent à la postérité.



Paul Jacoulet
Les bons piments rouges ! -
Johokuri
1954 © ADAGP, Paris 2016

LA CHINE

Paul Jacoulet n'a pas fait de longs séjours en Chine, alors qu'il a arpenté à de nombreuses reprises la Corée et le Pacifique. Partant de Séoul, il a simplement visité la Mandchourie dans les années 1930. Bon nombre de ses estampes « chinoises » sont titrées Mandchoukuo. Cette province est en effet passée sous contrôle japonais en 1931 avec la création éphémère d'un Etat où jusqu'en 1945 règne de manière fictive le dernier empereur mandchou Pu Yi. La Chine occupe une place importante et continue dans l'oeuvre de Jacoulet. *Marionnettes chinoises* est l'une de ses premières estampes (1935) et *La tragédienne* la toute dernière, signée en janvier 1960, deux mois avant sa mort.

Comme sur tous les Japonais, l'art et la culture de la Chine exerce sur Jacoulet une fascination véritable : y domine la vision d'une Beauté impériale, éclatante dans *Les jades* ou *Les perles* et plus encore dans l'exceptionnelle série des cinq *Princesses mandchoues*, réalisée en 1942 et qui ponctue la première période de sa production artistique que la guerre va longuement suspendre. Jacoulet atteint ici le sommet de son art, par la complexité de la composition, la précision des détails, la magnificence et la diversité des couleurs auxquelles s'ajoutent de précieux ingrédients - du mica aux poudres d'or et d'argent - et la technicité de la gravure et de l'impression poussée à l'extrême. Mais y apparaît aussi la description d'une société chinoise traditionnelle, mandarinale, artisanale ou populaire, avec des portraits de personnages simples et nostalgiques dont la beauté façonnée par l'artiste va assurer l'éternité.

L'écrivain Victor Segalen avait la même foi dans la Beauté, « une Foi toute entière esthétique, une recherche exclusive de la Beauté, un désir permanent de tendre partout à la Beauté, d'en réaliser un reflet dans ses pensées, dans ses actes, surtout dans ses oeuvres - et cela sans jamais prétendre à embrasser, ni déterminer, ni fixer la Beauté ».

● ● ● ●



Les jades, 1940
Paul Jacoulet
© ADAGP, Paris 2016

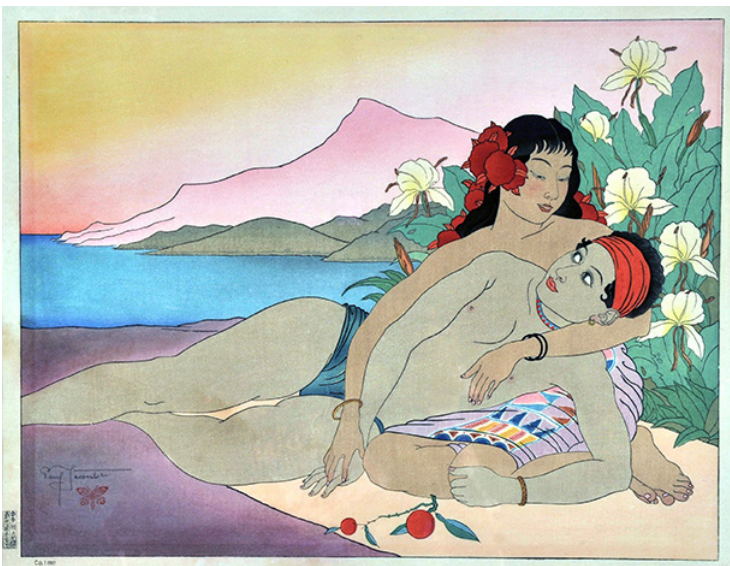
LES ÎLES DU PACIFIQUE

L'artiste prend son véritable envol en 1929 avec ses premiers longs voyages dans les îles du Pacifique. Cette liberté de voyager il la doit à sa mère et aux facilités financières qu'elle lui accorde. Il se consacre désormais entièrement à la peinture. Pendant plusieurs années, attiré par le soleil, la lumière et les couleurs, curieux de découvrir des mondes nouveaux, il parcourt l'Océan et en ramène des centaines de dessins et d'aquarelles qui sont à la base d'une grande partie de son oeuvre.

Les îles « paradisiaques » que sont les Carolines, les Mariannes et les Marshall ont en fait subi depuis de longues années la pénétration des missionnaires, des Espagnols, des Américains et des Allemands avant de connaître depuis 1919 la colonisation du Japon agissant sous couvert du Mandat que lui a accordé la Société des Nations. Les populations fragilisées se composent de deux groupes principaux : les citadins des quelques villes et ports où se concentre l'activité économique, anciennement installés mais souvent christianisés, menant des vies simples, aux vêtements stricts et en voie d'intégration au monde moderne ; et les habitants des campagnes ou des plages, appelés « indigènes » bien que venant souvent des Carolines, généralement sans travail, qui ont gardé leurs coiffures colorées, leurs tatouages savants, leurs bijoux traditionnels et leurs déshabillés et dont le mode de vie et la culture sont en voie de disparition. Paul Jacoulet fréquente ces deux mondes avec la même empathie, y noue des amitiés et des affections profondes ou passagères, pleinement conscient de l'urgence de fixer par ses dessins, aquarelles et estampes l'exceptionnelle richesse de ces sociétés traditionnelles qui se meurent.

Son témoignage a ici la même force que ceux de Paul Gauguin et de Victor Segalen à Tahiti quand, trente ans plus tôt, par la peinture ou par l'écrit, ils alertaient l'Occident sur l'agonie de la civilisation maorie. Paul Jacoulet a pour argument principal le caractère exceptionnel des personnages qu'il met en scène, parfois dans leur nudité et leur simplicité, parfois parés comme des seigneurs, sérieux ou voluptueux, empreints d'une profonde tristesse ou esquissant un sourire apaisé, mais toujours porteurs d'une infinie beauté qu'il a le don unique de nous révéler.

● ● ● ●



Calme, Truck, 1941
Paul Jacoulet
© ADAGP, Paris 2016

LE JAPON VU DE L'OUEST

Ce n'est vraiment qu'à partir du milieu du XIX^e siècle que l'Occident commence à connaître l'Asie orientale. En matière artistique, l'impressionnisme naissant se nourrit du japonisme et l'Empire nippon est en vogue, comme l'avait été l'Empire du Milieu en Europe au XVIII^e siècle. Assez vite, le voyage au Japon attire quelques artistes français : Félix Régamey (1844-1907), dessinateur, et Georges Bigot (1860-1927), caricaturiste, sont des précurseurs attirés par la société japonaise alors en mutation rapide. Plus tard, Noël Nouet (1885-1969) s'installe à Tokyo où il vivra près de trente ans et consacre son oeuvre à l'évolution de la capitale, sans se lier avec Paul Jacoulet.

A partir de 1900, un net mouvement se dessine aux Etats-Unis pour comprendre la peinture asiatique et pour acquérir la technique japonaise de la gravure sur bois : Charles Hovey Pepper, Helen Hyde, Bertha Lum, Charles William Bartlett, Cyrus Leroy Baldrige font de longs séjours au Japon, tissent des liens de confiance avec les graveurs locaux et créent les premières estampes « japonaises » faites par des Occidentaux.

La présence notable des femmes au sein de ce mouvement est encore renforcée par l'émergence de deux personnalités exceptionnelles : l'Ecossaise Elizabeth Keith (1887-1956) vit au Japon de 1915 à 1924 et y retourne encore en 1932 et en 1936. Elle rencontre cette année-là Paul Jacoulet à Séoul et son influence apparaît nettement dans quelques-unes des estampes que ce dernier réalisera par la suite ; l'Américaine Lilian May Miller (1895-1943), née à Tokyo, passe la majorité de sa vie au Japon et partage comme Jacoulet une passion pour la Corée. Ces deux femmes au caractère trempé, par l'exceptionnelle rigueur technique dont elles font preuve et par l'humanité profonde des sujets qu'elles mettent en valeur, forment avec Paul Jacoulet un trio incomparable du dialogue qui se crée alors entre l'Occident et l'Extrême-Orient.



LA TECHNIQUE DE L'ESTAMPE

Paul Jacoulet utilise la technique japonaise traditionnelle de la gravure sur bois (estampe *ukiyo-e*), mais en lui apportant la précision de son trait, l'éclat de ses couleurs et la force de chacun des sujets présentés.

Un dessin au crayon précède en général la confection d'une aquarelle au trait précis qui préfigure l'oeuvre terminale. Jacoulet prend ensuite une photo en noir et blanc de l'aquarelle dont il tire un film très fin, cadré aux dimensions de la plaque de bois choisie et sur laquelle il le colle.

Le graveur réalise alors une première matrice où apparaissent les contours. Paul Jacoulet compose alors les couleurs et indique au graveur l'emplacement de chacune d'entre elles.

Le graveur exécute le nombre de matrices nécessaires en fonction du nombre de couleurs. Il peut cependant utiliser une même matrice pour des zones de couleur non voisines ou pour plusieurs nuances d'une même couleur. Le nombre de matrices nécessaires peut être de quinze à trente en fonction de la diversité des couleurs. Le processus se complique encore par l'adjonction fréquente de mica, de fils d'or ou d'argent, ou par l'ajout d'un gaufrage. Le bois utilisé pour les matrices est du cerisier.

L'impression est effectuée par un imprimeur hautement spécialisé : elle se fait progressivement par passages successifs de la feuille sur chacune des matrices. Une estampe peut nécessiter ainsi des dizaines de passage à l'impression, parfois plus de cinquante pour les oeuvres les plus complexes. Paul Jacoulet utilise son propre papier qu'il fait venir spécialement de Fukui et sur lequel figure en transparence ses initiales « PJ ». Les tirages réels étaient en général de 50 à 150 exemplaires.

Participèrent pendant plus de trente ans à la confection de l'oeuvre un groupe fidèle de sept graveurs et imprimeurs, dont le plus célèbre graveur de cette période, Kentarô Maeda. En marge de chaque estampe figurent les sceaux du graveur et de l'imprimeur et sur l'estampe elle-même apparaît la magnifique et large signature de Paul Jacoulet qu'accompagne toujours un des sceaux créés par le Maître.

De 1934 à 1960, Paul Jacoulet a réalisé au total 166 estampes, la quasi-totalité étant des portraits d'une humanité vibrante.



CHRONOLOGIE

- 1899** - Arrive au Japon avec sa mère et retrouve son père qui enseigne le français à Tokyo depuis deux ans.
- 1901** - Commence à étudier le japonais et l'anglais puis entre à l'école primaire l'année suivante. Il suit dès lors la scolarité d'un élève japonais.
- 1907** - Séjourne plusieurs mois en France avec son père et découvre Courbet, Millet, Gauguin, Picasso... Commence l'apprentissage de la calligraphie.
- Etudie le dessin et la peinture de style occidental auprès de Seiki Kuroda, célèbre peintre de cette époque, et de Keiichirô Kume.
- 1909** - Etudie la peinture traditionnelle *nikuhitsu ukiyo-e* avec un couple d'artistes renommés, Terukata et Shôen Ikeda.
- Commence à acquérir des estampes *ukiyo-e*. Il sera un collectionneur réputé dès les années 1920.
- 1920** - Est embauché comme traducteur à l'ambassade de France à Tokyo.
- 1921** - Son père meurt des suites d'une intoxication par les gaz sur le front de Verdun.
- 1929** - Premier voyage de trois mois en Micronésie où il retourne tous les ans jusqu'en 1932. Il y peint essentiellement des portraits à l'aquarelle.
- Décide de vivre de son art.
- Débute sa collection de papillons (qui comptera plus de 30 000 spécimens).
- Sa mère rejoint son second mari, un médecin japonais, à Séoul, en Corée.
- 1930** - Premier voyage à Séoul où il retrouve sa mère. Il lui rendra visite sept fois jusqu'en 1940.
- 1931** - Le jeune Coréen Jean-Baptiste Rah, qu'il rencontre à Tokyo, devient son assistant.
- 1933** - Fonde l'Institut de gravure Jacoulet. Travaille en collaboration avec un graveur et un imprimeur. Vend sa première gravure sur bois l'année suivante.
- 1934** - Voyage en Mandchourie.
- 1936** - Premières expositions de ses estampes et aquarelles dans des grands magasins au Japon et à Séoul, en Corée. Grâce à cette soudaine renommée, Jacoulet entame une période faste et productive.
- 1937** - Première exposition personnelle aux États-Unis, à Hawaï.
- 1940** - Décès de sa mère. Jacoulet ne retournera plus jamais en Corée.
- 1942** - Doit cesser la production d'estampes à cause de la guerre. Il ne la reprendra qu'en 1947.
- 1944** - Se réfugie avec les frères Rah à Karuizawa, dans les montagnes du département de Nagano. Il y habitera jusqu'à la fin de sa vie.
- 1946** - Expositions personnelles organisées sur plusieurs bases américaines au Japon.
- 1947** - Reprend la production d'estampes à Karuizawa.
- 1949** - Voyage à Hokkaido où il réalise des aquarelles d'Aïnous.
- 1951** - Adopte Thérèse, la fille de son assistant Jean-Baptiste Rah.
- 1952** - Grâce à ses amis new-yorkais Michael et Dorothy Finkin, qui s'efforcent de le faire connaître du public américain par de nombreux articles dans la presse, expositions et conférences, ses ventes s'accroissent sensiblement aux États-Unis.
- Première exposition personnelle en Europe, à Helsinki, Finlande.
- 1953** - Voyage à Izu Oshima, île au large de Tokyo réputée pour ses camélias.
- Sa santé se détériore, premiers symptômes du diabète.
- 1954** - Commence un voyage autour du monde : Hong Kong, Singapour, Australie.
- 1955** - Escales en Nouvelle-Calédonie, Tahiti, Martinique, République dominicaine.
- Sa demande de visa pour les États-Unis est refusée. Rentre à Karuizawa.
- 1957** - Parution à Tokyo du premier ouvrage qui lui est consacré : *Paul Jacoulet: Wood-Block Artist* de Florence Wells.
- 1958** - Cinquième exposition personnelle en Finlande.
- 1960** - Paul Jacoulet meurt des suites d'un diabète mal soigné. Il est enterré aux côtés de son père dans le cimetière d'Aoyama à Tokyo.